Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 18

Artikel: A malin, malin et demi
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222544

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

68me ANNEE. — N° 18. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 3 mai 1929.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A PROPOS DE NOS GENDARMES

« ILS sont bien beaux, nos gendarmes vaudois ! » me criait l'autre jour, avec beaucoup de conviction, un de nos inspecteurs scolaires dont je ne vous dirai pas le nom parce que... parce que ce n'est pas nécessaire !

Ah ! bien oui ; allez donc demander à cet automobiliste qui se promène avec sa bonne-amie, s'il trouve tant beau le gendarme qui l'arrête sous prétexte de lui demander s'il a un permis ou pour l'accuser de faire un excès de vitesse, alors que sa machine se traîne péniblement sur les routes en faisant du cent-dix-huit à l'heure ! Si ce gendarme regardait un peu par là-haut ce qui se passe, il verrait des gens qui voyagent en avion et qui font du trois cent ! A ceux-là, il ne va rien leur dire ! C'est toujours comme ça, dans ce monde : ceux qui sont *au-dessus des autres,* ils font tout ce qu'ils veulent ! N'en parlons plus, on n'y veut rien changer.

Le vingt-six mars, je montais à la Cité (c'est à Lausanne !) Comme j'arrivais au-dessus de la Barre un agent de police me barra le passage (à moi et à bien d'autres !) Pourquoi ? Eh ! bien, tout simplement parce qu'on voyait, de l'autre côté de la place du Château, arriver une fanfare qui jouait la Marche triomphale de 1905. Et puis derrière la Fanfare, des gendarmes et des gendarmes ! une quantité comme on n'en voit pas souvent : il y avait sûrement tous ceux du canton.

Ils sont venus s'aligner tout au travers de la place d'un pas si régulier et dans un ordre si parfait que, — lorsque, d'un seul coup, tous les fusils eurent frappé le sol, — l'on ne vit plus que le solide mur des uniformes bleu, partagé par la ligne fine des gants glancs. Au milieu de ce mur vivant, la bannière cantonale.

Pendant ce temps, une foule de messieurs en habits sombres gravissaient les marches qui conduisent au Château. C'était le Grand Conseil revenant de la Cathédrale où il venait d'être assermenté. (Il paraît que tous avaient bien répondu ; ce n'était pas comme une fois où un tout jeune député s'était levé à l'appel de son nom et avait répondu : « Oui, avec l'aide de Dieu ! » Il avait cru qu'il était encore à la confirmation).

Ils montaient d'après l'ordre alphabétique des cercles, mais en commençant par Z, puisque c'étaient les *Zyverdonnois* qui étaient les premiers. (Pour aller à la Cathédrale, ils étaient tournés autrement ! Je veux dire que les Z étaient les derniers et que ceux d'Aigle ouvraient la marche. Avec ce système, il n'y a que ceux du milieu qui restent à la même place, mais ce n'étaient en tous cas pas Martingale et Zaquapan, dont Marc à Louis nous a parlé. puisqu'ils n'ont pas été nommés ; je pense que c'étaient ceux de Magnoux-les-Biolles).

En voyant la masse noire des représentants du Pays de Vaud groupés, sous la coupole azurée du ciel, au-dessus des degrés de granit qu'argentait le soleil matinal, j'ai pensé au premier gouvernement vaudois qui, en avril 1803, décidait « que le costume officiel serait le noir ». Que ceux qui avaient un chapeau mou ou une casquette me le pardonnent, mais j'ai constaté que nos magistrats de 1803 avaient bon goût.

Soudain, au son de la fanfare, la bannière cantonale se détacha de la ligne et, portée par un officier dont le pas énergiquement saccadé martelait l'asphalte, décrivit un triangle parfait sur la grande place en frissonnant sous le frai baiser de la brise ; puis, la colonne des uniformes sombres s'ébranla à son tour, fit le tour de la place aux applaudissements de la foule enthousiasmée et disparut par la Cité-Derrière. Oui, « ils sont bien beaux nos gendarmes vaudois ! »

Jacques Desbiolles.

POR RETROVA LE LARRO

ON n'a pas adé zu dâi « tsins dé police » âo bin dai z'Agents de la Sûreté » coumeint ora et on n'ein avâi pas dâo teimps que petzivant âo fin coutzet de la dein dé Chie-Chevau por lé miné d'or — que ien a pardié qu'ant recoumeinci à petzi âo mîmo carroz stu tsauteimps passâ. On s'ein terive tot parai gaillâ bin.

Tsi no lai avâi on hommo qu'étâi rudo suti. Quand bin n'avâi pas étâ per lé z'écoulé et l'Académi dé Lozena savâi tot plliein d'afféré. N'en avâi mein à li po plianta na fliammetta, pos sagni on éga, âo bin na vatze. Cognessâi tot cein que lai ya dein lo Grand et lo Petit Albert, fasâi lo maidzo por lé bîte, mîmameint por lé dzeins. On lai dezai et on lo creyâi sorcier.

On vegnâi du grand lévè por lo consurtâ, por savâi quoui avâi fé pêdré lo lassé ai vatzé, âo bin quoui avâi robâ dâi truffé et mîmameint de l'ardzein et savâi adé s'ein teri et gagnî ôquié.

On dzo, tandi la véprâo, vouaiquie dai dzeins dâo bord dâo lé que vignant lai démandâ quoui lâo z'avâi roba dé la tzai dein la tzemenâ d'amont et dé l'ardzeint dein onna catze âo guelatas et onco dai z'autré z'affére.

Coumeint féré ? On ètâi à la lena novalla, lo ciet ètâi tot enniollâ, la né dévessâi être asse naira qué l'eintzo et noutron sorcier lâo deze dinse :

— Vo z'ai lo teimps. Faut préparâ — lo boû est tot près — dé quié féré on bon tchaffairuz vé lo cemetîro et pu vo z'âodri soupâ. A onze hâore dé né vo z'âodri beta lo fû à voûtron brandon, que vo foudra féré bourlâ tant qu'à la mi-né, sein lo laissi détiendré, mâ que n'iausse pe mein dé fliâmma, rein qué dâi bons motzons, onco bin rodzé.

Adan vo preindri dâi bécclire et âo derrâi coup dâo relodze dâo mothy vo foudra rollhî su lé motzons avoué lé bécllire, lé soleva et bramâ : *montra té ! montra té !* Lé motzons baillérant dâi fliomatte et, se vo vouaitidé bin vé lo cémetiro, vo voullhiai vaire voutron lârro.

Faut vo deré qué lo sorcier peinsâvé qué clliau z'hommo volliâvant s'ein allâ. Peinsâ vo vâi, à ci teimps, allâ à la mi-né tapa su on fu, *âo cémetîro !*

Ma l'étiont plliein de corâdzo et lo sorcier fut d'obedzi d'allâ einant por s'ein teri à l'honneu et fe dinse.

On pou dévant la mi-né, la fellhié âo sorcier avâi einfatâ su son caraco 'na vilhie tunique rodze dâo serviço dé France, bêta su sa tîta 'na pé de bégoz quo'n lai avâi laissî lé corné et l'étâi zusse sé catzi dein l'adze derrâi lo mouret ein amont dâo cémetîro.

A l'avi que lé z'hommo ant coumeinci à tapa su lé motzons ein dezeint : *montra-té,* vouaiquié qu'on diablio rodzo sé met à châota dein llé bosson ein faseint tant fort que poivé :

« *Aie ! Aie ! Aie !* » à ti lé coups.

Noutré pourro corps ant cru que l'étâi lo diabllio, lo vretablio, cé qu'on n'ouzavé pas nommâ, qu'on dévessai appelâ l'*autro,* âo bin l'*ennemi,* âo bin onco *tzouza* s'on ne volliavé être bourlâ à tsavon tot dé suite... âo bin pe tâ.

Assebin l'ant tsampâ viâ lâo bécllire, l'ant fotu lo camp tot drâi tzi lo sorcier, on pou ein avau dâo cémetîro et lai ant dé cein qu'étâi arrevâ.

— *Ah ! mé pourré dzeins,* que lâo fâ, *mé pourré dzeins, vo lâi yu, lé tzouza que vo z'a robâ, tzouza lî-mîmo et contro ci larro ne pû rein, ma fâi na, ne pû rein. Ne mé tchau pas d'allâ tot lo drâi ein Einfer.*

Clliau bravés dzeins ant étâ su dé lâo z'afféré, l'ant payî prâo tcher lâo consurte et l'ont moda contre l'ottô onco tot épouairi.

Djan dâi Mourets.

A malin, malin et demi. — Un examinateur goguenard, voulant embarrasser une jeune fille qui passe l'examen :

— La Bible dit que l'homme fut créé avant la femme ; mais, dans le monde bien élevé, l'étiquette veut qu'on donne la préférence aux dames ; pourquoi donc le Créateur a-t-il créé l'homme avant la femme ? Répondez !

— C'est tout simple, monsieur; avant d'exécuter un chef d'œuvre, on commence toujours par faire un « brouillon » !

UNE FINE GOUTTE

MESSIEURS de la justice de paix, cet après-midi-là, s'étaient transportés, à quelque distance du village, pour l'inventaire après décès des biens du vieux Théophile.

Celui-ci, un original de la pire espèce, ne s'était pas marié et, jusqu'au jour de sa mort — une mort subite — avait vécu seul dans cette maison sordide, divertissant tout le voisinage par ses ridicules, en même temps qu'on le haïssait pour son avarice et sa dureté. « Un ladre ! qui tondrait un œuf, et jamais, au grand jamais, ne viendrait en aide à son prochain ! » C'était l'opinion générale, et elle n'avait pas tort.

Jusqu'à soixante-quinze ans, Théophile avait été robuste comme un chêne. Un coup d'apoplexie survint et le terrassa. Il ne laissait aucune parenté. Sa fortune — cette fortune qui avait été pour lui — et que dans le pays on supposait devoir être rondelette, irait donc à l'Etat, à moins que, d'aventure, on ne découvrit quelque testament.

Ce n'est guère probable, dit le juge de paix en brisant les scellés, Théophile se croyait quasiment éternel, et l'idée ne lui sera pas venue d'écrire ses dernières volontés !

L'inventaire fut plus long qu'on n'aurait pu le prévoir. Théophile était bien fourni de tout.